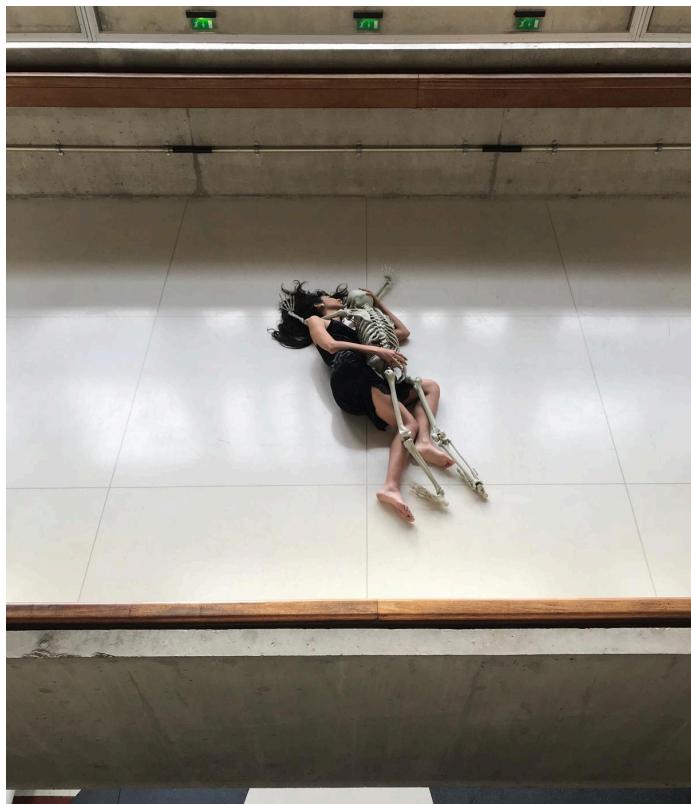


# RÉPÉTER



Hans Baldung Grien. 1518-20  
Death and the Maiden.

Niklaus Manuel Deutsch. A donzela e a morte. 1517

# RESTITUER ET CONCLURE

État de rêve. Je marche dans un couloir sans fin, les murs résonnent d'échos que je ne sais pas si ce sont les miens ou ceux des autres qui sont déjà passés. Un enfer de Dante, mais sans feu, seulement le froid qui monte par mes pieds nus. Suspendue, les yeux à moitié ouverts, prise dans un plan intermédiaire. Un plan intermédiaire, entre ne pas tomber et ne pas être debout. C'est gris, c'est une texture. Une vibration qu'on ne voit pas, mais qui racle les oreilles. Les rêves. Je ne les contrôle pas. Ils me conduisent. Ne pas savoir l'état me pèse comme l'acte même de respirer – ou serait-ce léger comme un oubli ? Les rêves. Ils viennent comme des éclats d'images : un visage que je ne connais pas, une main qui touche sans intention. Rien n'est continu, rien ne dure. Ce n'est pas du sommeil, ce n'est pas de l'éveil. Entre les deux, le corps réagit comme s'il était observé. Des sons de tous les côtés. Des choses en bas, des choses en haut, un chevauchement qui ne respecte pas les directions. Penser à la mort : impossible. Cela ne tient pas dans la pensée. C'est une idée qui passe, jamais elle ne reste. Je veux être ici. Juste ça. Ne pas bouger. Observer ma propre pensée. Écouter la musique qui surgit sans origine, qui entre dans le corps, change quelque chose dans la respiration. Le monde extérieur disparaît. Comme quand on est amoureux et que tous les sens se tournent vers le corps, vers l'intérieur. Rien à l'extérieur n'a d'importance. Le cœur s'accélère, comme celui qui descend vite les escaliers. Le sol est froid. La chair appuie contre lui, absorbe le froid, rend une chaleur. J'ai de la fièvre. Penser en image. Penser à travers les images. Et si j'attrapais une pneumonie ? Ce n'est qu'une méditation. Une perception de l'être. Regarder à l'intérieur. Fermer les yeux et laisser les images se former d'elles-mêmes. Abandonner l'insistance du « je » et écouter ce qui doit être dit. Parfois, il faut se donner la dédite importance. Alors seulement, les choses parlent. Rêver un rêve pour que le rêve me rêve. Je suis observée. Je sens les yeux. Quelqu'un ou personne. Quelque chose. Un poids sur la peau, et soudain, je change l'intention interne. Je ne sais pas quand je suis observée et quand c'est seulement mon propre esprit. Je n'ai pas besoin de penser à ça, j'y pense. J'aime y penser. Le monde est un rêve, un rêve qui m'emmène là où je veux aller. Il y a des choses en bas et des choses en haut, des sons qui arrivent de tous les côtés. Parfois, il n'y a pas de côtés. Il est difficile de penser à la mort. Une expérience qui est hors de l'expérience. Une frontière qu'on ne voit que, jamais on ne la touche. J'espère qu'elle n'arrive pas trop vite. Et qu'elle ne fasse pas de moi mes pertes. Qu'elle ne prenne personne. Les pas autour de moi. Peut-être les miens, divisés, dupliqués. L'abandon, c'est être là. Juste ça : présents. Dans le son des musiques dont je ne sais d'où elles viennent. C'est comme être amoureux, aveugle, et ne pas percevoir ce qui se passe dehors. Tout est intérieur. Les images ne vont pas dehors, elles restent enfermées derrière les yeux. Ma poitrine touche celle du squelette – ou est-ce la mienne ? Le battement que j'entends n'est pas extérieur, mais le reflet de mon propre cœur qui bat. Super, j'ai un rythme pour me concentrer. Ainsi, le temps passera plus vite. Mais pourquoi est-ce que je veux que le temps passe ? Le sol froid rend la chaleur par vagues fiévreuses. Les corps se fondent. Comme des fièvres. Comme des rêves. Si seulement je pouvais mourir dans ta chaleur. Être chair dans ta chair, désireuse et dissous. Mais tu t'en fiches de moi. Tout est image intérieure. Tout est mensonge, il n'est plus possible de croire que cette posture agit sur moi. Je suis endormie. Pas parce que je dors, mais quelque chose en moi a cessé de ressentir. Le poids des os est si léger que les idées s'éclipsent vite. Comme un souffle. Qui a décidé de lier l'amour à la mort ? Une idée stupide. Poétique, mais sans but. Quelle idée stupide. Poétique et stupide. C'est une frontière que nous ne pouvons franchir. Et l'amour est la frontière de la limite du corps. Est-ce que seules les personnes tristes pensent à ces choses ? Je suis triste ? Je ne crois pas. C'est juste le froid. La mort est une présence. Mais elle est absente. Mais si elle était une présence. Pour moi, elle est violette. Je ne sais pas. Une lettre avec un ruban violet, comme dans l'œuvre de Saramago.

